

Olivier Descosse

« Je n'invente rien »

Propos recueillis par Frédéric Ploton

Né en 1962 à Marseille d'un père anesthésiste et d'une mère psychanalyste, Olivier Descosse a exercé la profession d'avocat avant de se lancer dans l'écriture. Voici un an, après six livres, il décide de raccrocher la robe. Son septième ouvrage, *Les enfants du Néant*, vient de paraître.

■ **Votre métier premier est celui d'avocat. Pourquoi, hormis dans *l'Ordre noir*, en y a-t-il si peu dans vos romans ?**

Mon univers ne se résume pas à ça. C'est un métier qui m'a intéressé, parfois ennuyé. Mais je n'ai pas envie d'être un ancien avocat qui raconte des histoires d'avocat. Et puis il se trouve que le système judiciaire français s'y prête beaucoup moins que le système américain, par exemple. Il est beaucoup moins « fun ». On fonctionne sur un système inquisitoire (on recherche les preuves à travers le juge) ; aux États-Unis c'est un système accusatoire (le juge est là pour la réalité des preuves amenées par les parties). Ce qui implique que les parties sont plus actives et se confrontent beaucoup plus directement, jusqu'à mener leur propre enquête. En termes romanesques, ça permet des histoires plus riches, plus denses, plus mouvementées, comme celles que relate un John Grisham, pour ne prendre que lui.

■ **Alors, qu'est-ce que vous apporte d'avoir été avocat, à vous et au lecteur ?**

Sur l'histoire en elle-même, pas grand-chose. Mes sujets viennent de cette même actualité que nous voyons et consommons tous, même si nous n'en tirons pas tous le même matériau romanesque. Cela dit, il est vrai que je connais bien la « cuisine » des procédures judiciaires et policières. Notamment parce que j'ai eu à traiter de diverses affaires criminelles dans le cadre de cette activité. Mais, au final, être avocat m'a surtout donné, je pense, un vrai sens de la construction. Car la base de ce métier c'est de développer un raisonnement, de construire un discours, à partir de faits bruts et l'avocat doit tordre dans le sens de l'argumentation. C'est une sorte d'exercice rhétorique.

boue, les hypothèses floues, la vue aussi bouchée que celle des adolescents qu'il interroge et suspecte rapidement. Plusieurs meurtres perpétrés dans toute la France présentent en effet de troublantes similitudes. Et pourtant, rien ne les relie. Pas la moindre cohérence, aucun plan d'ensemble apparent si ce n'est, presque à chaque fois, un adolescent perturbé dans les parages. À force de fausses pistes et d'erreurs commises par son personnage central, Descosse déjoue non seulement notre discernement de lecteur, mais il met aussi à mal la figure

même du profiler perspicace et tout-puissant. Quand un spécialiste du comportement, quand un esprit aussi brillant que cela se fait mener en bateau... que cela peut-il cacher ? Qui peut-être assez intelligent pour le balader de la sorte ? Anti-thriller malin et dérangeant, il tacle la concurrence et renvoie tous les récits d'enquête à leurs études. Une vraie réussite, et sans doute le récit le plus mûr et le mieux maîtrisé de son auteur, un ancien avocat passé du prétoire à la plume.

F.P.

■ **Pourtant, votre narrateur des *Enfants du Néant* n'est pas un *deux ex machina* omniscient. Au contraire, tout est présenté à hauteur d'enquête, « caméra à l'épaule »...**

Oui, j'avais cette envie d'être au plus près du travail d'enquête. De ne rien épargner au lecteur de ces aléas, parfois même de ces ratages, ces plantages. D'ailleurs, pour être tout à fait honnête, même si je savais en gros où je voulais amener le lecteur, je n'avais pas prévu de finir comme ça [NDR : une fin surprenante qu'on ne peut évidemment vous dévoiler ici]. Je n'ai décidé d'aller dans ce sens-là que lorsque j'avais déjà écrit près des deux tiers du roman. Sans doute parce que c'est une chute qui fait un peu froid dans le dos et que moi-même je n'ai pas osé l'assumer dès le début de mon écriture.

De toute façon, je crois qu'un livre contient tout en gernes dans ses vingt premières pages. Mais l'auteur ne le sait pas forcément lui-même. Et puis, à un moment donné, ça devient évident pour moi que je n'ai pas mis tel élément ou tel personnage par hasard.

■ **Il faut dire pour les futurs lecteurs de ce thriller que cela s'accompagne d'un réalisme extrême, presque rugueux, une forme d'apreté qu'on retrouve peu chez les autres romanciers français, si ce n'est peut-être chez Franck Thilliez, ou des séries télé telles que *Engrenages*. Vous sentez-vous proche de ça ?**

Engrenages c'est tout à fait ma came, même si je ne suis pas très client des séries françaises dans leur ensemble. Je n'avais pas vu *Engrenages*, et j'ai été sollicité l'an dernier pour écrire une série policière. J'ai produit un concept... qui était trait pour trait celui de cette série déjà existante ! Dommage pour moi, mais cela prouve en effet que je me reconnais bien dans cette atmosphère particulière.

■ **Ce réalisme « poisseux », cette volonté d'être un peu « les pieds dedans » se traduit notamment par un ancrage social français et même régional très marqué...**

Ça, c'est très vrai ! C'est important pour moi. J'ai beau être influencé comme tout le monde par les thrillers américains [NDR : son tout premier roman se situait aux États-Unis, à New York et Washington], je pense que c'est plus simple et plus légitime pour moi de décrire des personnages, une mentalité et une culture que je connais de l'intérieur. J'aime sentir, être connecté avec ce qui se passe autour de moi. Même les plus petites choses. Pour donner un exemple très trivial, je suis frappé à chaque fois que je prends le train par le fait que les toilettes dans les gares sont désormais payantes. Ce n'était pas le cas il y a encore quelques années. Dit comme ça, ça peut paraître anodin, anecdotique. Mais moi j'y vois le signe d'une évolution. Même sans avoir de prétentions sociologiques, j'essaie de rendre compte de ces changements plus ou moins perceptibles et qui nous concernent tous.

■ **Dans les *Enfants du Néant*, il est notamment beaucoup question des adolescents d'aujourd'hui, et de leur imaginaire très perturbé, très noir. Ressentez-vous cette génération aussi larguée que ça ?**

J'ai une fille adolescente, à peine plus jeune que ceux du roman. Je m'intéresse à ses amis et à elle, et je ne peux en effet que constater cette perte de repères que stigmatisent des pédo-psychiatres comme Ruffo. Au risque de passer pour un vieux réac, ces *Enfants du Néant* que je décris sont des enfants à qui ont laissé la bride sur le cou, et faire un peu n'importe quoi. Ce qu'on pensait être un facteur d'épanouissement a plutôt, généré, on le voit aujourd'hui, une extraordinaire agressivité. Pas parce qu'ils sont méchants ou mauvais par nature, mais parce que plus rien ou presque ne vient les cadrer et surtout les rassurer. Ils souffrent d'un manque de parole et d'autorité expliquée.

[entretien]

Mais je ne suis pas psy ou éducateur. Je ne peux hélas que faire un constat, à un instant T, de ce que vingt années de dérapages ont produit sur cette génération qui, faute de perspectives dans le « réel », fuit par tous les moyens : les mondes virtuels, l'alcool, l'anorexie, etc. Je suis en train de faire mon Aldo Naouri, là !

■ **Internet joue un rôle déterminant dans votre roman...**

Oui, quand je parle de « génération sacrifiée », je fais notamment allusion à une classe d'âge livrée tout entière à cette technologie (par ailleurs merveilleuse) qu'est Internet, sans garde-fous ni régulation. Hélas ! et ils n'avaient déjà pas besoin de cela, ils sont les premiers à essuyer les plaques et à faire les frais de cette révolution numérique qui, pour l'heure, n'a ni règles ni véritable projet fédérateur. Par exemple, quand certains de mes personnages disent qu'ils ont trouvé sur le Net tout ce qu'il leur fallait pour commettre leurs forfaits, en quelques clics, c'est malheureusement la vérité. Je n'invente rien.

■ **D'ailleurs, on a l'impression que vous avez pris un malin plaisir à faire en sorte que votre personnage principal, ex-psychanalyste et profiler, se montre lui aussi assez incompétent à appréhender ces ados et les cerner de manière précise.**

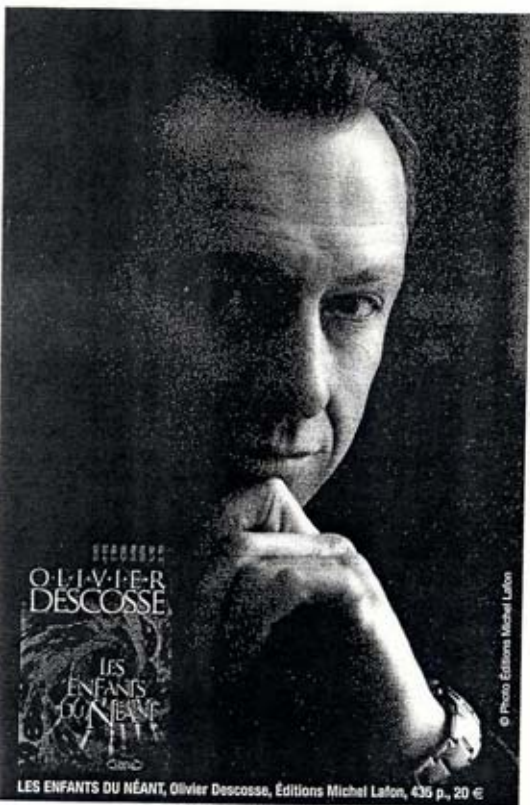
Ce que je voulais montrer c'est que la science et l'expérience d'un psy n'est pas grand-chose face à certains traumatismes. Lacan je crois, s'interrogeait par exemple en ces termes : « *Que peut la psychanalyse face à la mort d'un enfant ?* » Il n'est pas question de ce fait-là dans mon roman, mais les lecteurs verront que d'autres traumatismes peuvent être réifiés à une analyse en règle, et à un traitement psychothérapeutique conventionnel. On peut être Freud lui-même, le travail sur soi est assez impuissant face à la souffrance extrême ou au mal absolu. Même si je suis un fervent supporteur de la démarche psychanalytique, à titre personnel...

■ **Du coup, votre intrigue tord un peu le cou à cette figure presque imposée des thrillers modernes qu'est le profiler. Vous êtes-vous amusé à cela ? Croyez-vous quand même à son utilité ?**

Je crois bien sûr aux sciences d'analyse du comportement. Mais je trouvais intéressant malgré tout de mettre en scène ce sentiment de toute puissance qu'ont certains pys, qui semblent penser qu'ils ont une lecture des faits toujours plus précise, qu'ils sont véritablement capables de rentrer dans la tête des gens. En l'occurrence des meurtriers. Dans mon roman, le profiler est manipulé. Le meurtrier va lui faire croire des choses pour le balader. Il va donc devoir inventer et imaginer plus qu'il n'analyse, « se faire son film » comme on dit vulgairement. C'est en cela que j'ai voulu, en quelque sorte, faire un contre-thriller, sans mobile du crime ou presque.

■ **Toujours dans ce souci de réalisme, avez-vous fait relire votre manuscrit à des policiers ou gendarmes ?**

Oui, quand j'ai eu fini, pas avant. J'ai beau tenter de coller le plus possible à la réalité des enquêtes sur le terrain, pour permettre au lecteur d'entrer facilement dans mon récit, je n'oublie pas que mon travail est celui d'un romancier, pas d'un fic. Si je devais véritablement suivre les étapes d'une enquête de A à Z, cela n'intéresserait personne. Parce que ça se déroule généralement sur un laps de temps beaucoup plus long que dans les livres. Tout y est beaucoup plus lent, plus poussif. La police, c'est avant tout une administration, et ça se ressent à chaque étape. Moi je survole ce processus, mais je le compacte, j'applique des ellipses. Cela dit, je ne dois pas trop mal me débrouiller en tant qu'enquêteur, car récemment j'ai reçu le mail d'un gendarme d'une section de recherche me disant : « Si vous êtes au chômage, on vous engage ! » ■



ANTI-THRILLER MALIN ET DÉRANGEANT

Ça commence comme un bon polar qui poisse plus qu'il n'angoisse. Un polar presque à l'ancienne, serait-on tenté de dire, avec ses flics de mauvaise humeur et ses témoins de mauvaise volonté. L'un de ces romans noirs où l'on sent bien que les failles et les blessures du héros — François Marchand, un psy reconverti dans le profiling — vont nous emporter au moins aussi loin et profond que la folie meurtrière qu'il cherche à déjouer.

Mais de telles perspectives il n'est pas question au départ de son enquête, le nez dans la